

E-Book

Gabriel Bender  
Martial Gottraux  
Françoise Mirza

# LES JOURS À L'ENVERS



SOCIALINFO●



# **Les jours à l'envers**



# **Les jours à l'envers**

**Gabriel Bender  
Françoise Mirza  
Martial Gottraux**

*Maquette de la couverture* : **Delphine Bovey**

Avec des photos de **Marcel Dousse**

© Éditions *Socialinfo* — 2018  
ISBN 978-2-940615-01-8  
[www.socialinfo.ch](http://www.socialinfo.ch) — [livres@socialinfo.ch](mailto:livres@socialinfo.ch)  
Haute-Brise 23, 1012 Lausanne — CH  
Tous droits réservés

**Merci à Marcel Dousse,  
le photographe**

Ce livre recueille et présente des tranches de vie, des segments souvent ténus de nos années et de nos jours. Ce sont des instantanés, souvent des explications, quelquefois des leçons de choses.

Ces mots produisent en nous des images qui se bousculent et se démultiplient.

Marcel Dousse a accepté de nous confier les illustrations qui ponctuent les pages de ce petit livre.

Son métier de travailleur social l'a aidé à regarder le monde de très près, comme, d'ailleurs, sa fréquentation des sociétés d'Amérique latine.

## **Sommaire**

L'air de rien !	9
Gabriel Bender	11
Françoise Mirza	51
Martial Gottraux	75



## **L'air de rien !**

Ce livre semble fait de petits riens.

Pas besoin de longs discours ! Un regard curieux et affûté qui s'arrête sur des instants glanés dans la vie quotidienne. Quelles découvertes ! Fécondité de l'étonnement. Une manière de lire autrement la société dans laquelle nous marchons.

L'air de rien !

Ils nous apprennent à regarder le monde. Ils nous invitent à lire autrement les petits événements qui font la vie quotidienne. Ils nous livrent l'antidote qui nous empêche de gober les discours officiels, ceux qui nous sont assénés tout comme les préjugés qui se glissent dans les conversations.

Accueillons trois belles promesses ! Offrons-nous un voyage avec Gabriel Bender qui nous propose, en touriste ordinaire, des observations insolites et amusées.

Dégustons les étonnements de Martial Gottraux quand il croque de minuscules tranches de vie. En 20 lignes, il nous livre de savoureux petits romans policiers.

Entrons aussi dans les émotions de Françoise Mirza qui partage des miettes de vie. Elle nous invite à relire nos souvenirs, souvent les plus secrets.

Ces pages ? Elles nous offrent des univers qui demandent à être explorés. Consentons quelques audaces, prenons quelques risques, entrons en sifflotant. De belles promesses nous attendent, et des surprises ; vous avez deviné ; surtout celles que vous n'attendez pas !

*Jean-Pierre Fragnière*



# Gabriel Bender

## Qui est Gabriel Bender ?

Il a commencé à marcher au Café de l'Avenir, à Fully (Valais), au début des sixties. Fils d'agriculteur, il reconnaît et peut arracher les mauvaises herbes sans laisser les racines dans la terre. Il sait aussi tailler la vigne et greffer les arbres.

Il s'est formé à Genève : éducateur, animateur, assistant social, syndicaliste et artisan. Puis il explore de nouveaux espaces dont la sociologie, l'histoire économique et le développement local. Bender enseigne, conduit des recherches et bricole trucs et combines. On l'écoute à la radio et on sourit. Depuis 2011, il dirige le Quartier Culturel de Malévoz, sur le site psychiatrique de Monthey.

## Les vacances de Gabriel

Les vacances c'est le vide, le vertige. Gabriel remplit les espaces de liberté de petits riens. Il fend la foule ou approche les déserts avec une curiosité enfantine, le regard en coin. Lorsque le temps le permet, il pianote ses observations sur le smartphone pour faire rire les

copains et sourire les amies. Des anecdotes croquées avec la gourmandise d'un Monsieur Hulot qui aurait croisé Tartarin.



## **Valisus Interruptus**

À l'arrivée, j'ouvre ma valise.

Pour 15 jours, il y a  
bouquins et bédés : (assez),

slips : 6,

chemises : 3,

trousse de toilette : une.

C'est tout et c'est pas assez.

Résolution : ne plus jamais se laisser distraire, ne plus  
jamais se laisser distraire.

Je vais commencer par le plus pressant, acheter un  
chargeur pour l'iPhone et une bière.

## Gauloiseries Putassières

Le village est exceptionnel, bâtisses mérovingiennes, chapelle visigothique et fontaine de jouvence à l'ombre d'un sycomore qui touche le ciel.

La maison de pierres et de tuiles romaines tient ses promesses. Le vin est généreux, Bénédicte la patronne aussi. Je ne compte plus les plats, les gigots aux herbes d'ici, le lapin à la moutarde, l'agneau au vieux marc et aux pruneaux.

Lundi les bestioles courraient encore la garrigue. Aujourd'hui, elles sont dans l'assiette. Leurs brebis pas rancunières fournissent le lait pour les crottins aux thyms et les pélarçons au miel de Provence. Au mépris de toutes les règles, nous avons cuit le chevreau dans le lait de sa mère.

Dans le jardin, quelque chose du paradis : avec des hibiscus, des oliviers, mirabelles abondantes, lauriers dans des pots et laurelles hardis à l'entrée, comme s'ils montaient la garde.

Je rejoins à une heure du matin le matelas qui épouse la forme du rêve et même plus tandis que le ventilateur coupe l'air en tranche de mille feuilles, en silence. Élégant.

À trois heures du matin réveil en fanfare : deux coqs, un de chaque côté de la maison se sont mis à hurler des insanités : *j'en ai une plus grosse que toi, j'ai plus de poules, j'ai plus de merde au cul et de fumier à défendre*. Tous les quarts d'heure, le clocher marque les coups comme l'arbitre sur le ring. Les chiens, furieux d'avoir été réveillés, hurlent à leur tour comme des supporters avinés.

J'emmerde les Gaulois. L'année prochaine, pour les vacances, j'irai au Pamir.

## Vacherie de taureau

La ville déroule son dédale de ruelles à l'ombre d'un château. Sur une façade, un notaire tient le décompte des crues à l'aide de plaquettes de faïence : 1907, 1933, 1957, 2002 (deux fois), 2014. Chaque génération tient la sienne. Laquelle a été la plus rapide? La plus meurtrière? Les habitants sont fiers d'exhiber les cicatrices : *même pas peur, même pas mal !* Pourquoi construire une ville en zone d'inondation ? Sans doute, pour se blottir au pied de la colline couronnée du château. La nature, on l'affronte à mains nues. On érige des digues avec des sacs à patates remplis de sable. Devant le prince, on s'agenouille. Et on lui demande pardon pour la révolte de 1789.

Les arènes se trouvent au bout d'une place aux dimensions léonines, bordée de platanes gigantesques. Ceux de Martigny sont des allumettes chevelues, des os de poulets rachitiques.

Tout ce que la région compte de testostérone s'est donné rendez-vous ici pour narguer les taureaux camarguais ou retourner un veau à bras raccourcis. La domination mise en scène. Chevaux magnifiques, les cavaliers aussi. Antique chorégraphie. Ils ne font qu'un avec la bête, comme le mortard de tout à l'heure qui faisait hurler sa machine dans un délire de décibels. Durant la pause, la marmaille envahit la piste et simule les combats : taureaux et cow-boys.

Des fillettes galopent dans la poussière, en jupettes et sandalettes. Tant de vitalité... Ou alors, elles se roulent dans la bouse. Pas grave. La terre du bourg est connue depuis des siècles pour faire disparaître les taches les plus récalcitrantes. Je profite pour renouveler le stock.

Demain, j'irai aussi acheter un short, le mien se fait vraiment vieux.

## Épervier et pigeons

C'est quelque part entre Ales et Nîmes, juste au milieu, pas à côté, pas en dessous. Une église du XIIe siècle, en ruine, rappelait le désastre démographique. La voûte est tombée, idem le toit. Restaient quelques murs peu vaillants et une béance qui faisait comme un trou insolite vers le ciel. La force vive a été arrachée du village et enterrée vivante dans les tranchées du nord, durant la guerre de quatorze. Depuis, les éperviers tournent au-dessus de Maheux. Désolation.

Dans les rues en pente de Maheux, j'ai croisé trois charmantes demoiselles adossées au mur du cimetière. J'observais leurs ritournelles en pensant aux éperviers, aux hurlements des chiens et aux ors parisiens. Et je me suis pris une fiente de pigeon dans l'œil. Les temps changent, un peu. Mais pas trop.

*«Les femmes sont noires des pieds à la tête, en deuil de leur propre jeunesse (...); à force de se colleter avec une existence qui les ligote comme leurs vêtements et ne leur laisse le temps de souffler que pour mourir (...) Harcelées du matin au soir par les tâches ménagères dont la seule différence avec le baigne est qu'elles leur semblent naturelles, jetant hâtivement les enfants au monde entre deux lessives, enterrant leurs morts entre deux moissons.»*

Cette description valut à l'auteur en 1972, la reconnaissance d'un Goncourt qui le rendit tragiquement malheureux, malgré ou à cause des 2 millions d'ouvrages vendus et des 14 traductions.

Dans les villages, on n'aime pas trop les écrivains, à Paris, on déteste les provinciaux. « *j'ai compté sans les chiens qui attendent la récompense et ne l'ont jamais. Ils ne m'ont pas fait de cadeaux* » écrit, amer, Jean Carrière, dans le Prix d'un Goncourt. Il est mort en 2005 et enterré ici.

## **Humour noir et dominical**

Dans ce village qui fut autre chose autrefois, le hasard organisa la rencontre improbable. Un pasteur en goguette croisa un curé en soutane, la fille d'un archiviste, la veuve du capitaine des pompiers et un marin revenu de toutes les guerres. Inspirés par l'Esprit-Saint et celui du Viognier, ensemble ils décidèrent de reconstruire l'antique chapelle pour en faire un temple œcuménique. On était quelque part en été, à la fin des années cinquante.

Des petits belges ont été amenés en renfort, convaincus par une nonnette rentrée d'une mission au Vietnam avec un tigre apprivoisé. Durant une décennie, ils œuvrent l'été à l'œuvre et vendent l'hiver des gaufres à inscrire au bénéfice de l'inventaire. Pourquoi ? Pour en faire une histoire belge. Giscard appelé à la rescousse mit 20'000 francs dans l'es-carcelle. L'argent n'était pas le sien contrairement au visage qu'on a vu dans les gazettes.

La cloche a été retrouvée dans les gravats et réinstallée dans le petit clocher. Premier culte œcuménique en 1967.

Cinquante ans plus tard, la cloche sonne le souvenir de sa renaissance et on s'en souvient.

Après l'office, la communauté villageoise est réunie par le maire communiste dans le foyer Georges Brassens. L'œcuménisme brise chaque jour de nouvelles frontières. Le jambon et le saucisson forment des pyramides dans les assiettes en plastique. Le vin est dans des cubis. Il est resté frais. Les récalcitrants sont au pastis. Il y a beaucoup de cheveux blancs aux tables et deux noirs qui font tache : un est pasteur, l'autre curé. L'année prochaine le musulman du village sera invité. Lui aussi est noir.



## **Moustiques mystiques**

On craint la panne d'essence, le pneu éclaté, le bouchon infernal.

On craint l'attentat terroriste, la bombe dans la soute, le pilote ivre, le train qui déraile,

On craint la grève du métro.

On craint l'hôtelier véreux, les chiottes bouchées, la chambre aveugle, le lit malheureux.

On craint la bouffe avariée, l'amibe en embuscade, les alcools frelatés.

On craint l'insolation, la déshydratation, la dysenterie.

On craint l'ennui, la dispute, les gamins impossibles, la crise conjugale.

On craint le vol à la tire, l'arnaque, la ruelle coupe-gorge.

Et il y a rien de tout cela.

Il y a les moustiques.

Le moustique frappe sans distinction, le riche et l'avare, la jeunesse qui fait rêver et la vieille déconfite, la sagesse et l'idiotie, le m'as-tu-vu des plages et le zigoto des blés.

Le moustique rétablit la justice sociale.

Il ramène l'humain à sa condition : animal à sang chaud.

Une piqûre de rappel à fleur de peau.

Sans moustique les vacances seraient pavées d'intentions, ce serait l'enfer.

Je vais de ce pas acheter du repelent et du fenistil.

Et si je trouve un nouveau short.